

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gr avures par mois.

Pour 3 mois :

Paris,	9 »
Départ.,	9 50
Étranger,	10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.**AU BUREAU,**

Boulev. des Italiens,

n° 2,

ET CHEZ LES DIRECTEURS
DE POSTES.Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.

PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Vive la bonne et grosse joie de nos pères ! cette gaité franche et sans prétention du bon vieux temps ! vivent leurs carnavalesques réjouissances, et leur manière d'entendre ce que c'est que le plaisir ! anathème sur nos piteux mardis-gras, tristes, compassés, et blafards comme leurs mercredis des cendres ! Où sont ces ravissantes mascarades italiennes ? qu'est devenu le grotesque polichinelle ? le souple et malicieux arlequin ? le naïf et mordant paillasse ? où entendre les spirituelles niaiseries de Jeannot, les chansons de Vadé, et les lectures de *sottisiers* ? où est le carrosse en porcelaine de M^{me} de Valentinois, les yalets en Amour de M^{me} d'Olonne, et le char de l'Opéra avec ses Zéphirs et ses Faunes à dentelles et à épis de cour ? je vous le demande, où retrouver un souvenir, un seul vestige de ces entraînantes folies ?

Pendant ces derniers jours, tous les salons de Paris se sont ranimés, une même velléité de plaisir a semblé s'emparer d'eux tous à la fois. Les fêtes s'y sont

succédé avec rapidité, chacun a voulu réparer le temps perdu et profiter le plus possible d'un carnaval commencé tristement, condamné à une courte durée. C'est ainsi que, depuis une quinzaine, on ne parle plus que des bals diplomatiques des ambassades d'Autriche et d'Angleterre, de la brillante soirée du prince de Schoenberg, frère de l'envoyé autrichien à Stuttgart, le grand diner donné par M. d'Appony, et auquel assistaient tous les membres du cabinet et les chefs des principales missions accréditées à Paris ; les soirées de l'hôtel Castellane ne sont interrompues que lorsque la grippe retient au lit un des acteurs ou une des actrices ; il en a été de même du grand concert de M^{me} M..... Au-dessus de ce monde de fêtes de tous genres planent les grands et les petits bals des Tuileries, avec leurs girandoles officielles, leur royale étiquette et leurs quatre mille invités, c'est enfin un élan d'élégance dont nous devons compte. Nous citerons les costumes suivans.

— Une robe en tulle blanc, relevé à la paysanne de chaque côté du jupon par un bouquet de roses et de feuilles de lierre, dont les branches retombaient comme des

bouts de rubans sur la robe de dessous, qui était en satin blanc; le corsage uni était bordé, autour de la poitrine, d'une toute petite guirlande, et sur les manches de deux bouquets de rose; le bas de la manche uni. Sur la tête une guirlande de lierre traversait le front, et de chaque côté des joues des roses entourées d'une tresse à la Clotilde.

— Une robe en crêpe souffré était ouverte en tablier des deux côtés du jupon, et retenue par cinq bouquets de roses, placés de chaque côté depuis la ceinture jusqu'au bas de la robe; toutes les roses de nuances différentes, rouges, noires, roses, blanches, panachées, etc.; cette variété était d'un joli effet et se reproduisait dans une couronne de roses, placée en chaperon derrière la tête. Sur le front un bandeau de perles et des touffes à l'anglaise.

— Une robe en gaze blanche semée d'un léger vermicelle en or était fermée d'un côté du jupon par sept ou huit nœuds en velours ponceau. Au bas du jupon un volant pareil était bordé, et avait pour tête un liséré en velours ponceau; sur les manches trois petites garnitures semblables. Corsage drapé et en pointe, autour de la taille un simple liséré, pour coiffure des fleurs à la Mancini, tombant très-bas sur le cou. Ces fleurs, en velours ponceau, avaient au cœur un brillant, et étaient entremêlées d'un léger feuillage en brillants.

— Une tunique en tulle blanc, n'ayant autour qu'un large ourlet, était retenue aux deux coins du devant par une rose blanche à cœur et feuillage de diamans. Cette tunique avait pour dessous une robe également en tulle blanc d'une excessive largeur, ce qui était d'une admirable simplicité d'élégance. Les seuls diamans des bouquets se détachaient comme des étoiles sur cette masse blanche et aérienne; rien autour de la taille, rien sur les manches plates et unies, seulement une rose blanche pour retenir sur le devant la draperie du corsage, et pour coiffure une guirlande de roses blanches, sans feuilles, placée très-bas

sur le front; plusieurs bracelets à chaque bras.

— Ce qui complète le plus heureusement la toilette d'une femme, est presque toujours la grâce ou l'élégance de son fichu, de son bonnet, de tous ces accessoires, où la lingerie est venue aujourd'hui placer une si grande recherche; sur ce point, il y a l'embarras du choix, lorsqu'on se trouve devant un aussi joli assortiment que celui offert dans les magasins de M^{me} Demouy*, où les fichus, les mantilles, les cannezous, les bonnets de tous genres, se trouvent, en des formes aussi nouvelles que gracieuses, et enrichis de charmantes broderies; tout y est d'un goût charmant, et digne du quartier fashionable ou M^{me} Demouy est venue transporter ses jolis magasins.

— Mais, au-dessus de toutes les frivolités de la mode, le cachemire domine de toute sa somptuosité; le cachemire de l'Inde, ce cachet aristocratique de toute élégance distinguée, c'est là le luxe fondamental sur lequel nous devons toujours revenir, aussi citerons-nous aujourd'hui les magasins de M. Opigez Gagelin**, comme possédant un choix des plus brillants dans ce genre de châles, bien dessinés, et leurs compositions aussi riches que neuves, reçoivent un nouvel avantage par la modicité de leur prix, bien au-dessous de la valeur que leur beauté représente.

— Mais, au-dessus encore de la légère élégance des mousselines, de la riche splendeur des cachemires, nous devons placer, comme bases premières de toute parure, le choix du corsét; et sur ce point, les éloges les plus mérités peuvent s'accorder à M^{me} Clemançon***, dont les coupes si heureuses et si habiles savent également faire valoir les beautés de la taille et en dissimuler les défauts, on aime à accorder ses

* M^{me} Demouy, ancienne maison Furne, rue Richelieu, 76.

** A la Providence, rue Richelieu.

*** Rue du Port-Mahon, 8.

suffrages à qui de droit; mais nous savons que M^{me} Clemançon n'a pas besoin d'autre recommandation que son nom si avantageusement connu.

LES TUNIQUES.

Cette mode de robe en tunique, qui est bien la plus gracieuse, la plus ravissante de toutes les inventions, produit cet hiver des costumes charmans, et nous en savons gré à M^{me} Popelin-Ducare*, qui a réhabilité cette façon de robe si souvent abandonnée et reprise depuis la tunique d'Iphigénie, jusqu'à celles que vinrent offrir les costumes grecs adoptés pendant les années qui précédèrent l'empire. Aujourd'hui, grâce au goût de M^{me} Popelin, toujours si élégante et distinguée dans ses compositions, la tunique a pris la physionomie de notre époque, et s'allie admirablement aux modes de nos salons. Ce succès ne pouvait ajouter à la réputation si brillamment établie de M^{me} Popelin, mais il nous fait comprendre l'avantage de trouver chez elle des toilettes qui peuvent compter comme les plus charmans modèles à offrir.

Nous quitterons cette fois les salles de bals pour parler des costumes plus utiles qui servent à l'instant : on les quitte. Les camaillettes, les cosaques, les polonaises, les pelisses de tout genre, dont nous avons offert maints modèles depuis le commencement de l'hiver, se voient en foule à la sortie des bals et des grands théâtres. Nous en citerons d'assez simples qui sont devenues très-nombreuses, ce sont des demi-pelisses en satin noir, doublées en peluche rose ou cerise, et garnies d'une très-haute dentelle noire. Le capuchon, toujours soutenu par des baleines, laisse retomber la dentelle sur le visage assez pour le préserver du froid. Auprès de cette mode toute simple sont les pelisses en satin rose toutes doublées de cygne, en velours épinglé, bordé de martre ou d'hermine. Les camailles toutes garnies

de ruches ou de dentelle de soie vont à ravir à la physionomie, et souvent la femme qui la porte est plus séduisante ainsi qu'elle ne l'apparaissait au milieu de sa contredanse.

— Le haut des gants se garnit de toutes manières, ruche de rubans, de tulle, de blonde, etc., etc.; mais la plus jolie mode est celle d'un petit rouleau de marabout, ainsi que l'on en trouve chez Privat*. Ce genre porte un cachet de recherche qu'apprécie toute femme élégante.

— Les châles de velours ne finiront pas avec l'hiver, ni avec l'année, ni d'ici à bien du temps; c'est une mode prise, une mode riche et distinguée, à laquelle il faut que chaque femme sache sacrifier un billet de banque.

— Au dernier bal donné à Bruxelles par la reine des Belges, bal qui était costumé, S. M. portait le costume de Marie de Bourgogne. Sa robe de velours épinglé, couleur chamois, était semée de grandes fleurs en velours plein couleur Mascara. Sa coiffure était composée d'une résille d'or sur un fond rouge, et surmontée d'une couronne royale enrichie de brillans, d'émeraudes et de rubis. Il serait difficile, selon les journaux belges, de dire toute l'élégante richesse du costume de S. M., le plus beau que l'on ait encore remarqué aux nombreux bals costumés de la cour.

EXPLICATION DES GRAVURES.

1. TOILETTE DEMI-PARÉE. — Robe en velours oreille d'ours, garnie d'un volant en dentelle noire; ceinture en ruban de satin broché; manches plates à revers; bonnet en blonde et fleurs.

2. Robe en damas broché; fichu à petites manches en mousseline de l'Inde, brodé; nœuds larges; ceinture et mitaines en velours.

3. TOILETTE DE SOIRÉE. — Robe en satin blanc, ouverte sur le devant, et garnie de bouillons de tulle et de blonde, et doubles manchettes aux manches; turban en velours plein, vert émeraude, orné de bracelets, de pierreries et de perles d'or.

4. Robe-tunique en crêpe rose, entourée d'un ruban de satin passé dans l'ourlet, et de nœuds placés à la distance d'une main l'un de l'autre; robe de dessous en crêpe rose; coiffure en cheveux, ornée d'un bandeau de perles et d'une rose.

* Rue Neuve-Vivienne.

* Rue de la Paix.

M^{me} de Chantal.

NOUVELLE HISTORIQUE.

« Ah ! si je n'avais éprouvé dans ce monde que le bonheur de t'aimer, de penser à toi sans cesse, de t'adresser tous les vœux de mon cœur, toutes les pensées, toutes les émotions de mon être ; si les délices de l'existence ne s'étaient confondues pour moi dans le seul délice de t'adorer, oh ! que ma part de félicité eût encore été grande ici-bas ! car je le sens, ô ma belle et sublime idole, c'est pour toi seule que je vis, c'est par toi seule que j'espère ; devant ton amour s'effacent toutes les peines et toutes les joies qui viennent tour à tour flatter ou assombrir ma vie. A ta douce pensée toutes mes fibres tressaillent, mon ame s'émeut et s'agrandit, mes sens s'enivrent d'une divine félicité, et l'extase qui subjugué toutes mes facultés est telle que la chute du monde ou l'ange de la mort ne sauraient avoir la puissance de me séparer de toi, que j'aime avec une passion si céleste !... »

Et celle qui prononçait ces brûlantes paroles venait de rejeter en arrière de son cou sa longue chevelure, elle sentait sur son front d'albâtre passer une rougeur de feu, et dans ses beaux yeux, des pleurs d'amour venaient troubler les regards qu'elle élevait au ciel. Son ame était transportée dans un ineffable délire de sainte admiration, de voluptés sacrées ; car l'amour qu'elle éprouvait si vif, les désirs qu'elle exprimait si brûlants, c'était l'amour, le désir, la prière qu'elle adressait à son Dieu !

Oh ! qui l'eût aperçue ainsi, la ravissante comtesse de Chantal, palpitante d'émotion, agenouillée devant l'image de son divin Sauveur, se serait prosterné avec un saint respect, adorant en elle la plus pure des femmes de ce monde, la plus belle des saintes du paradis.

Ce fut dans ce pieux enthousiasme

qu'un noble chevalier s'arrêta devant elle, et pensa dans son ame qu'il serait beau d'inspirer une passion plus terrestre à celle qui savait donner tant d'ardeur à un amour vague, indéfini et sans retour. De ce jour, il l'environna de ses soins les plus tendres, les plus respectueux ; il fit retentir à ses oreilles le bruit de sa gloire, et fascina ses regards de l'éclat de sa rare beauté. Aux carrousels, pour elle, il brisait toutes les plus nobles lances ; respectant ses couleurs de deuil, il avait, pour établir une plus pure analogie, adopté pour devise les signes de la rédemption ; partout il associait une pensée d'amour divin au témoignage de l'amour qui dévorait son cœur. Cet amour, né sublime aux accents d'une religieuse prière, était devenu violent, impétueux ; le jeune chevalier avait juré que la comtesse lui appartiendrait, qu'il vaincrait les souvenirs de l'époux, triompherait du fanatisme divin, et remplirait toute l'existence de la belle veuve.

Il advint qu'un jour cette prédestination fut accomplie : M^{me} de Chantal sentit son cœur battre d'émotions qui n'appartenaient plus aux mystères d'en-haut ; sa prière fervente était interrompue par des pensées qui la remplissaient de palpitantes délices ; toutes ces adorations, tous ces désirs, tous ces transports qu'elle voulait rapporter à l'amour de Dieu, se transformaient dans son cœur en amour moins pur, moins céleste. Elle était livrée constamment à une lutte violente entre ses principes et la nature ; ses forces s'affaiblissant dans ce combat inégal, avaient empreint ses traits d'une mélancolie qui rehaussait encore sa beauté si distinguée. C'est qu'elle sentait alors qu'il est quelquefois bien doux d'être femme, femme belle et adorée d'un amant qui vous enivre de regards si pleins d'idolâtrie et de bonheur qu'ils semblent être ravis aux joies du paradis, d'entendre des mots si doux, si pénétrants au cœur, qu'ils font tressaillir les sens

et s'alanguir la vie, comme si des accents angéliques venaient vous appeler au ciel. Ah ! c'est qu'elle est bien belle la prière de l'amour, lorsqu'elle se pare de sa chaste et sublime exaltation ! c'est qu'elle élève si haut la pensée, enlève tellement aux impressions communes de la vie, elle vous fait comprendre de si ineffables délices qu'il faut bien croire alors que l'amour est émané de Dieu même, et qu'aimer est le culte sur lequel Dieu se plaît à répandre le plus de miséricordes et de bontés.

Un soir où M^{me} de Chantal se livrait à cette voluptueuse croyance, et se plaisait à arranger, femme qu'elle était redevenue, les plumes et les pierreries qui ornaient sa coiffure, elle souriait involontairement à sa beauté, cause du sentiment dont elle recueillait de si vifs bonheurs. Elle attendait son amant, et, pour lui plaire, ajoutait à l'auréole diamantée qui couronnait sa tête, une longue écharpe en dentelle d'or, dont les bouts, flottant sur ses épaules, coloraient son joli sein de reflets brillants, comme ceux du soleil animant de ses premiers feux la plus pure des fleurs. Les plumes blanches voltigeaient autour de ses joues, semblaient ces légers nuages qui viennent environner une étoile du matin, et donnaient un aspect séraphique à ce visage où tout respirait l'amour et la vertu.

En la voyant si ravissante, le jeune chevalier crut, pour la première fois, découvrir sa grande beauté ; plein d'admiration il tomba à ses pieds. Pour la première fois aussi, elle comprit tout ce qu'un homme aimé peut avoir de puissance sur le cœur d'une femme. Aussi cette rencontre se passa-t-elle en tendres protestations, en chastes aveux, en sermens de s'appartenir l'un à l'autre. Et par un de ces caprices de l'imagination, que peuvent seules expliquer les piquantes exigences de l'amour, la comtesse promit de remettre la coiffure qu'elle portait en cet instant le

jour où elle prononcerait ses vœux indissolubles.

Mais quand l'heure de la séparation fut arrivée, et que M^{me} de Chantal, restée seule, repassa dans son souvenir son extase d'amour, sa faiblesse et ses vœux, elle fut saisie au cœur d'une douleur qui lui sembla acérée comme l'aiguillon du remords ; elle voulut avoir recours à la prière, ce baume à toutes les souffrances, et soulevant son regard plein de repentir et de volupté, elle crut sentir comme une lumière surnaturelle attirer ses yeux sur le tableau où était représentée la mort de son mari : la forêt semblait illuminée de toutes parts, et la catastrophe de cette funeste partie de chasse y était révélée dans tous ses horribles détails ; le comte de Chantal expirait au pied d'un arbre, victime de la méprise de son ami, qui avait tiré sur lui, croyant atteindre la biche qu'il poursuivait ; au moment de la mort, il recevait les secours divins, consolait son meurtrier, plus malheureux que lui, et transmettait à sa femme son dernier et religieux adieu ; tout ce pompeux cortège, parti joyeux pour la chasse, figurait là maintenant, agenouillé auprès du mourant et prononçant pour lui les hymnes de l'agonie. Par une pieuse allégorie, on avait placé au fond de l'horizon, voilé sous un nuage diaphane, l'apothéose du martyr. L'infortuné Chantal entraînait au ciel, et y réservait à ses côtés une place, où se dessinait, sous une forme aérienne, l'image de sa femme, blanche et couronnée de l'auréole des saintes ; mais à l'instant où la comtesse considérait cette céleste fiction, elle crut voir sa couronne s'effeuiller, sa blanche robe devenir de pourpre et d'or, sa place s'effacer dans le ciel et son mari placer entre elle et lui la croix qui sauve le pécheur. A cette vision imposante, M^{me} de Chantal sentit tout son être se transformer, et crut reconnaître la voix de Dieu qui la rappelait à lui ; un feu divin exalta son âme et vint briser les liens qui l'attachaient ici-bas. A l'amour,

aux voluptés, aux entrainemens brûlans de la passion, elle sentit succéder une flamme divine, un mystique repos, un amour qui n'était pas de ce monde, la grâce était descendue en elle; le passé n'existait déjà plus, elle retournait au ciel.

La nuit qui suivit cette scène mystique, tout était calme et silencieux au château de la comtesse de Chantal. La prière du soir s'y était prononcée recueillie et fervente. Les enfans avaient reçu la bénédiction des parens, et les derniers des gardes s'étaient endormis, ayant levé le pont-levis et entendu au loin le couvre-feu de la ville. Mais le regard qui eût pu pénétrer à travers ces murs sombres et crénelés, eût aperçu encore la lumière d'un âtre brûlant au fond d'une chambre superbement décorée, et sur cet âtre un fer qui rougissait à travers la flamme scintillante. Puis une superbe femme, le sein découvert et les cheveux épars, priait et pleurait devant l'image du Christ, plus belle que la Samaritaine aux pieds de Dieu, plus touchante que la Madeleine repentante. Avec la prière semblaient naître sa force et sa douleur. Elle s'approcha courageuse du foyer, en retira le fer brûlant et aigu, et le fixant sur son cœur, elle y traça en caractères de feu le nom de *Jésus*, sans que la souffrance d'une si cruelle empreinte ébranlât sa main ou fit sourciller son front. « Aussi inaltérable est désormais le serment de n'appartenir qu'à toi, ô mon Dieu », prononça madame de Chantal en retombant à genoux. Au même instant, la porte de la chambre s'ouvrit, un religieux s'avança solennellement auprès de la nouvelle martyre. Il lui adressa des paroles de paix, reçut les saintes expansions de la pénitence, transmit le pardon céleste, et dans un même hymne s'unit à cette sublime créature que le ciel venait de reconquérir à jamais. C'était saint François de Salle qui venait guider au chemin du salut la belle

comtesse de Chantal, et posait en ce moment la première fondation de l'Ordre de la Visitation.

A quelque temps de là, une grande solennité se préparait au couvent des Carmélites, et la cloche retentissante au-dessus des villes et des campagnes annonçait l'heure prochaine d'une auguste cérémonie. Tous les seigneurs du pays, les familles les plus distinguées avaient hâte de venir prendre place dans les travées de la chapelle; car il s'agissait d'un noble et grand sacrifice. On devait voir une holocauste si belle et si pure que, pour l'admirer encore une fois, on s'empressait au pied de l'autel où elle devait prononcer ses adieux au monde, à toutes ses affections et ses espérances sur la terre. On savait quels puissans combats elle avait remportés sur l'intercession d'un père, les prières d'un fils et peut-être d'autres pensées secrètes qui aussi luttaienent contre ses vœux! dans l'exemple qu'on allait voir était toute la force de la religion l'emportant sur les plus irrésistibles séductions de la vie humaine. Aussi, dès que les pieux cantiques commencèrent à s'élever vers le ciel, que l'encens répandit ses parfums au-dessus du saint lieu, et que l'on vit se mouvoir le rideau fatal derrière lequel on devait apercevoir l'ange qui allait quitter le monde, on frémit comme à la révélation d'un saint mystère. Par une exaltation spontanée chacun se prosterna devant l'apparition de cet être si magnifique; à cet instant, la comtesse de Chantal, parée de toutes les grâces de la terre, et simple fille du Christ à l'instant qui devait suivre! forte et recueillie, elle venait se présenter, pour la dernière fois, entourée de tout l'éclat de la fortune, du rang et des charmes personnels. Son cou était couvert de perles et de diamans, sa robe en brocard brodé d'or, et sur sa tête une élégante coiffure en pierre-

ries surmontée de plumes et d'une écharpe en dentelle d'or. Cette coiffure si splendidement belle, un seul la reconnut, parmi tous ceux qui en admiraient la richesse. Un seul l'avait vue une fois dans un jour d'amour et de volupté; il avait senti ses voiles dorés voltiger sur ses lèvres frémissantes; et ces plumes légères avaient effleuré son front brûlant de désir. Pour lui c'était un souvenir ravissant et cruel. Pour elle c'était un adieu, une expiation, une promesse remplie; car elle s'était engagée à le porter le jour où elle prononcerait des vœux indissolubles, et elle remplissait sa tâche aux yeux de Dieu et des hommes. Hélas! peut-être une émotion de femme, une douleur d'amour fut-elle dérobée secrètement sous ce sacrifice ingénieux; peut-être celui auquel s'adressait cette dernière pensée en comprit-il trop vivement le symbolique adieu, car, à l'instant où l'on vit la tête de la comtesse se dépouiller de ces beaux ornemens, et livrer aux ciseaux du monastère sa longue chevelure, un des chevaliers assemblés dans l'enceinte s'était évanoui. Lorsqu'il revint à la vie, le sacrifice était consommé. La comtesse de Chantal n'existait plus pour le monde, et le rideau s'était fermé à tout jamais devant l'élu du Ciel.

De ce solennel événement naquit l'Ordre de la Visitation dont madame de Chantal, soutenue par François de Salle, devint la fondatrice, et qui subsista jusqu'à ce jour mémorable où l'orage de 89 fondit sur la vieille Europe, emportant ses anciennes institutions, bouleversa l'ordre social établi par nos ancêtres et anéantit jusqu'aux vestiges de leurs tombeaux.

Et par une de ces bizarreries des destinées qui s'attachent aux plus petites choses, on découvrit dernièrement dans de vieux décombres un portrait de madame de Chantal, représentée parée de cette coiffure qui avait tant marqué dans sa vie. Une de nos modistes les plus artistiques de goût et d'invention, M^{me} Dasse, s'empara de

cet ancien modèle et le reproduisit avec une grâce si appropriée au luxe de notre époque, que nous voyons aujourd'hui, dans nos plus brillans salons, se distinguer, à travers les formes les plus distinguées, les nobles, élégans et gracieux bonnets à la Chantal.

M^{me} Coralie Tbiéry.

Chronique.

Le mardi-gras, ou, pour mieux dire, tout le carnaval, se résume dans les bals masqués, le carnaval de 1837 s'est borné au bal Jullien. C'est dans les salles du concert Saint-Honoré que la plus grande gaîté a présidé cet hiver. Pourquoi? Je ne saurais vous répondre que deux mots qui disent tout: Jullien a eu la vogue. Les costumes ont, comme les modes, leurs périodes de de triomphe et d'abandon; chez Jullien, comme partout, le *Debardeur* a eu une immense majorité; pour les femmes, le *Cadet-Butteux* a entièrement relégué les *Pierrettes*, qui, il y a encore un an, semblaient avoir le monopole des bals masqués.

Les bals de l'Opéra ont été aussi tristes et aussi ennuyeux que ceux des années précédentes, c'est tout dire. Car, depuis plusieurs hivers, leur vogue est passée et trépassée; les *Tombolas*, les *jeunes Filles*, les *Danses espagnoles*; tout ce qu'on essaie depuis trois ans pour les ranimer, n'a fait que les rendre plus ennuyeux encore..... si c'est possible. La salle est déserte, et, si ce n'est quelques provinciaux, qui se promènent autour de l'orchestre, la musique ferait aussi bien de se taire. Ces promeneurs sont en général des dilettanti qui discutent la question de savoir quel est le plus grand musicien de Musard ou de Jullien. Le premier fait accompagner son *Postillon de Lonjumeau*, avec des capsules qu'on écrase, le second, avec des lanières de cuir. Voilà la question fondamentale

du moment. Dans le foyer ce sont de grands fantômes noirs qui se promènent froidement et de l'air le plus solennel; les hommes forment des groupes, les femmes en forment d'autres: le silence et l'ennui président partout.

Pourquoi sont-elles passées de mode, ces brillantes réunions qui ont eu une réputation européenne; d'où vient qu'en si peu de temps un des plaisirs les plus piquans soit devenu un des usages les plus ennuyeux; c'est là une grande question de philosophie, il ne nous appartient nullement de la discuter, contentons-nous de mentionner le fait: le bal de l'Opéra est la plus insipide chose de l'époque.

Mais voilà que le lundi gras, d'immenses affiches placardées par tout Paris annoncent que le *bal Musard* va renaître sous les lustres de l'Académie Royale de Musique, dans la journée du mardi gras, les mêmes affiches se replacardent partout, excepté à la porte de l'Opéra; les contrôleurs du théâtre disent à qui veut l'entendre que le bal n'aurait pas lieu, et le soir un gigantesque écriteau rouge, placé rue Vivienne, annonce: *bal Musard à l'Opéra!* que croire? où aller? à la rue Lepelletier, sans doute, et là, en effet, des hommes courent partout, portant des écriteaux de feu avec cette inscription: *bal Musard*. La cohue des masques et des équipages ne laisse plus aucun doute sur la solennité qui va avoir lieu; plus de 8,000 personnes entrent dans la salle, 3,000 sont refusées à la porte, Musard fait 30,000 fr. de recette, voici le fait; il se commente de lui-même.

Ce bal a été la plus singulière réunion de tout l'hiver, une gaité *furibonde* a régné tout le temps, les galops échevelés (style romantique) se succédaient au bruit des vociférations de ce peuple de fous et de l'armée musicale du *Napoléon de la contre-danse*; c'était un torrent de corps humains; vers les cinq heures a eu lieu le

couronnement de Musard, on l'a porté en triomphe, les accolades de rigueur lui ont été prodiguées, et chacun s'est retiré, si ce n'est content, du moins fatigué.

Le lendemain mercredi le *Journal des Débats* annonçait à ses 12,000 abonnés que le bal Musard n'avait pas eu lieu!

A la mi-carême un nouvel éclat de carnaval va jaillir et jusqu'en l'an de grâce 1838 les masques et les costumes vont dormir dans les armoires; en attendant cette bienheureuse mi-carême, les *bals Jullien* continuent tous les jeudis et tous les dimanches.

Nous avons déjà eu les prémices de ce déluge de concerts qui, d'habitude, fond dans Paris pendant le carême.

Le *Cercle des Arts* est en pleine prospérité: les peintres y exposent leurs tableaux, les sculpteurs leurs statuettes, les musiciens y font entendre leurs nouvelles inspirations, les littérateurs y demandent une première critique de leurs ouvrages à publier, les acteurs y discutent leurs plus beaux rôles.

A propos de rôles, Nourrit sera, dit-on, ravissant dans le personnage de *Stradella*. Nous attendons l'œuvre de M. Nieder-Mayer avant la fin du mois. Ce sera un succès; on ne peut le révoquer en doute, ne fût-ce que parce que ce sera le dernier rôle de Nourrit. L'Opéra monte en même temps son ballet de la *Chatte métamorphosée en femme*. M^{lle} Fanny Essler répète, avec son aimable compagne, la Chatte; jusqu'à présent on ne prévoit pas qui l'emportera en grâce ou en souplesse de la chatte ou de la danseuse. La chèvre qui devait figurer dans feu *la Esmeralda* n'avait jamais pu apprendre son rôle, notre chatte montre de plus heureuses dispositions dramatiques. Est-ce donc une leçon de goût que ces animaux ont voulu donner au public parisien? WINDER-BERG.

A ce Numéro sont jointes les planches 1326 et 1327.





28 Février 1837.

1331.

Modes de Paris.

Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, N° 25, près le passage de l'Opéra

Habit à l'anglaise. Redingote habillée.

Messrs J. & J. Falley, 34, Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid